

Vie de Noir au Caire

En ce dimanche d'avril, Charles prêche en arabe au Centre communautaire protestant du quartier de Maadi, en banlieue sud du Caire. Imprécations : « *Là où vous irez, au Canada ou en Australie, marchez la tête haute, car vous resterez Soudanais de sang et de race.* » L'assistance a besoin qu'on lui remonte le moral. Au Caire, les résidents de couleur sont à la merci des rafles. Régulièrement, la police lance des opérations de ratissage. Elle agit à l'aveuglette.

Ce qu'assène le pasteur Charles donne du tonus à l'auditoire. La redondance du « *marchez la tête haute* » est rythmée d'un « *Amen* » scandé en chœur. « *Le prophète Isaïe a dit que Dieu fera appel aux Kouchis* (ndlr, le nom donné aux Noirs dans la Bible). *Malgré les problèmes, les Soudanais doivent être les messagers de Dieu. C'est leur devoir dans l'émigration* »... « *Amen* ».

Pour étayer ses propos, Charles donne des exemples : « *L'épouse de Moïse était Kouchi. Les frères de Moïse ne voulaient pas de cette femme africaine. Mais Dieu imposa une Kouchi. C'est un signe divin* »... « *Amen* ». Et comme deux preuves valent mieux qu'une, Charles nous apprend également que Simon De Cyrène, qui aida le Christ à porter la croix, « *était Kouchi* »... « *Amen* ».

De la mythologie à la réalité

Beaucoup moins mythologiques que les propos de Charles sont les arrestations indifférenciées, officiellement pour vérifier l'identité des demandeurs d'asile africains. En novembre 2002, un article du quotidien cairote « *Al Ahrām* » informait que trois millions de Soudanais- musulmans, chrétiens et animistes - vivent en Egypte. Des données plus réalistes évoquent un demi-million d'émigrés originaires de Somalie, d'Erythrée et du Soudan. La méthode en vigueur pour gérer le problème est l'arrestation quotidienne d'individus suspects. Lors d'opérations d'envergure (des coups de filet importants sont survenus en décembre 2002, janvier et août 2003), l'on interpelle des centaines de personnes à la fois. Il arrive souvent que ceux qui atterrissent dans les geôles de l'Etat soient protégés par leur inscription sur les registres du Haut commissariat aux Réfugiés des Nations unies (HCR). Rien n'y fait pour les autorités égyptiennes. Certains témoins

ont rapporté que la police refusait d'examiner leurs papiers, les rejetant et les qualifiant d'inutiles... Les enquêteurs du HCR sont même tombés dans les prisons du Caire sur un ex-diplomate congolais avec un passeport et un visa en règle ⁽¹⁾.

En juin 2003, le journal anglophone « *Cairo Times* » révélait que des ateliers ont dû être organisés dans les commissariats, pour apprendre aux policiers à distinguer entre la carte bleue pour réfugiés et jaune pour ceux en attente de régularisation. L'Organisation égyptienne des droits de l'homme (OEDH) a même eu droit à une scène surréaliste lorsqu'on lui amena des Ethiopiens dont les policiers qui les avaient arrêtés ne savaient quoi faire...

« Drôle de compagnie »

Batali est originaire de Jouba (au sud du Soudan). Il travaille au noir dans une boutique du centre ville. Il a choisi de me rencontrer dans un parc, loin du quartier qu'il a l'habitude de fréquenter. Nous marchons à vive allure. L'atmosphère est tendue et les regards sont obliques. Pour les badauds égyptiens, un occidental et un « *nègre* » en promenade forment de toute évidence un couple saugrenu... Finalement, Batali veut bien s'asseoir pour parler. Il m'explique que le HCR accorde le statut de réfugié au nom du gouvernement égyptien. Il faut patienter au moins deux ans pour voir son dossier examiné. Entretemps, malgré la « *carte jaune* », c'est l'insécurité permanente et l'errance dans un environnement hostile où l'arrestation peut survenir à tout instant... Ses projets ? « *Si j'obtiens le statut, je pourrais profiter des programmes de réinstallation du HCR en Australie, au Canada ou aux USA. Mais les espoirs sont maigres car, de toute façon, à peine 30 % des réfugiés sont réinstallés et les événements du 11 septembre 2001 ont provoqué une forte limitation de ce type de programmes.* »

Comment peut-il se protéger ? Batalai soupire : « *Je reste chez moi et je ne sors que pour me rendre à la boutique qui m'emploie. Ils ont déjà tué trois Soudanais dans le quartier de Maadi* ». Que veut-il dire par « *ils* » ? Je lui demande s'il ressent du racisme de la part des Egyptiens ? Batali hésite, me répond qu'il vaut mieux continuer notre route et prendre le métro. Il n'aime pas l'ambiance de ce parc... ■

(1) Anecdote rapportée par la revue *Middle East International*, octobre 2003.